



C. VIGNON

VINGT

JOURS

EN

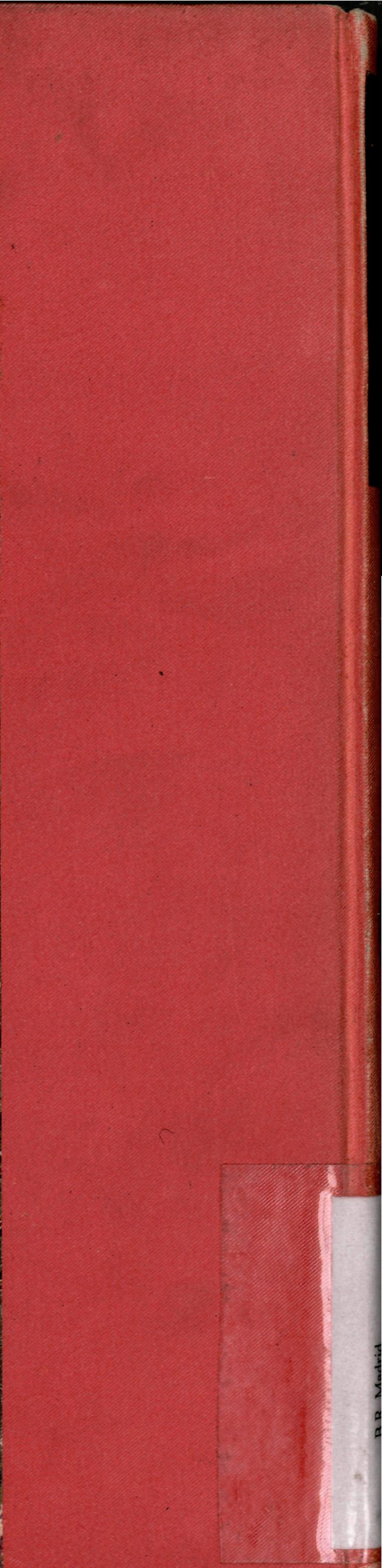
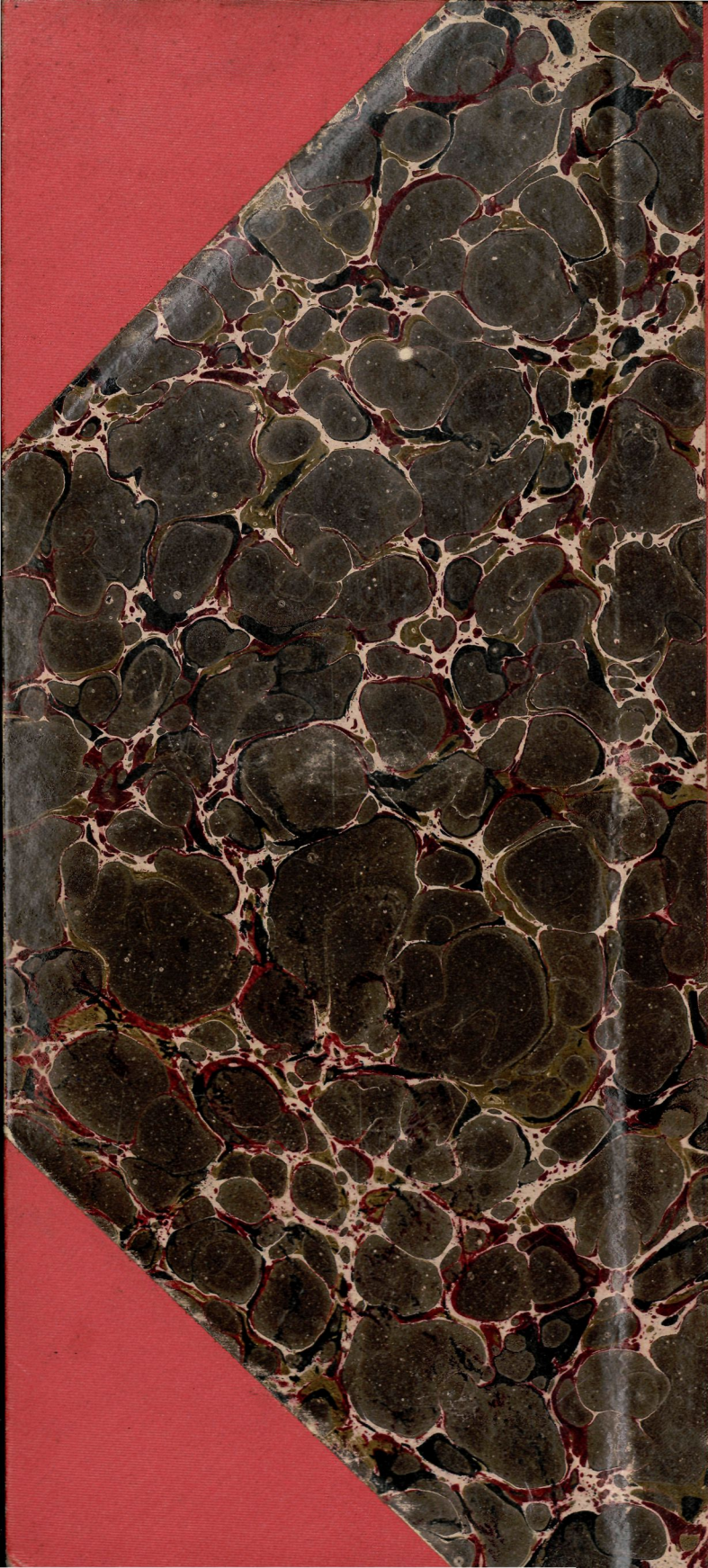
ESPAGNE



B.R. Madrid

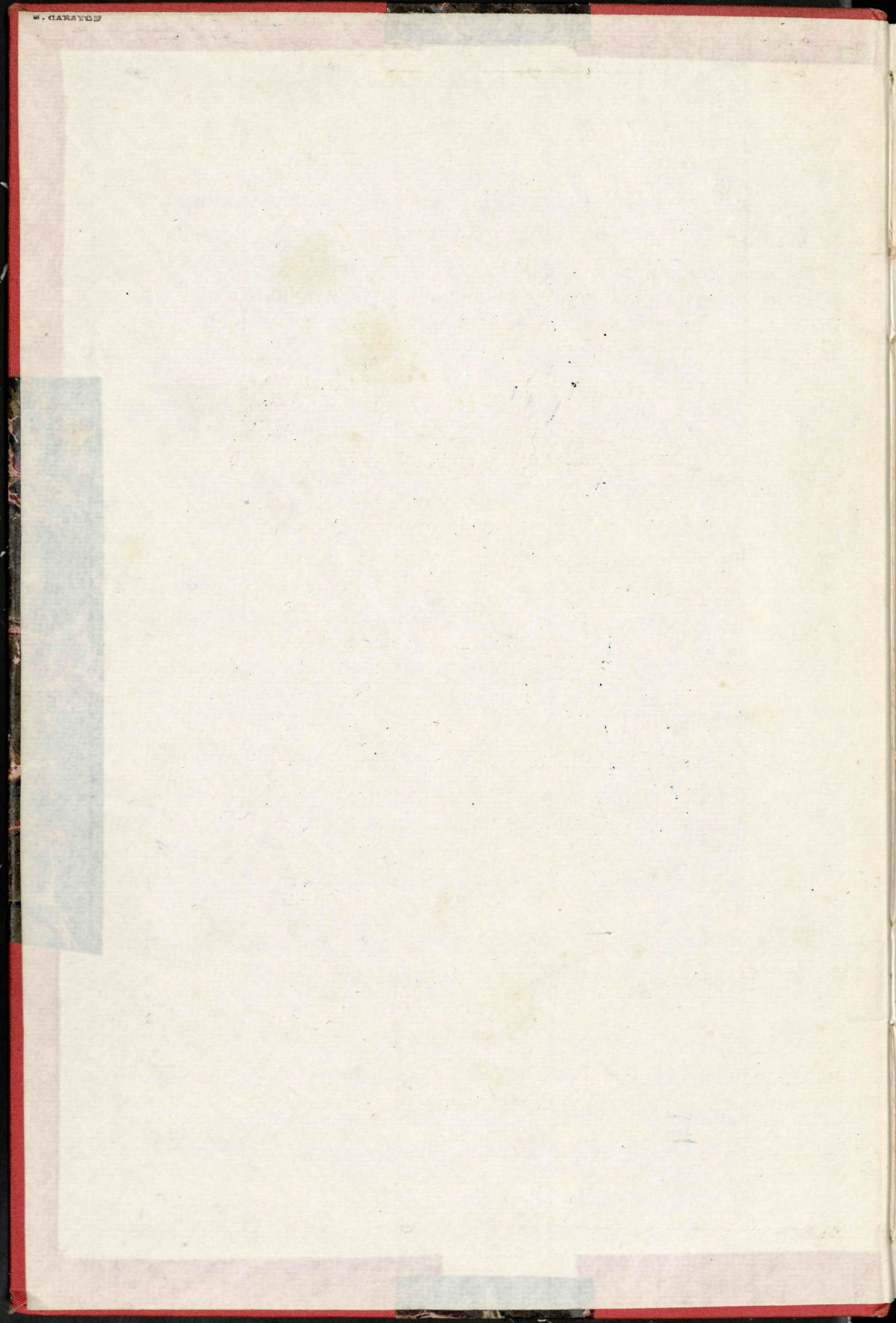
39007





B. B. Medley







A-1927



LA FUERZA DE LA RAZON



LA RAZON DE LA FUERZA

LUIS DE CARALT



A-1927

H. S. ...  
2627 ...









# 10 Jours EN ESPAGNE



PAR

CLAUDE VIGNON

Ed. MONNIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS, 16, Rue des Vosges, PARIS. — 1885.





COVER VIGNETTE

THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION



VINGT JOURS EN ESPAGNE



*Il a été tiré de cet ouvrage 30 exemplaires sur  
Japon, signés et numérotés, au prix de dix francs l'un.*





CLAUDE VIGNON

---

# VINGT JOURS

EN

# ESPAGNE



PARIS

ED. MONNIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

16, RUE DES VOSGES, 16

---

1885







# VINGT JOURS EN ESPAGNE

---

## I

LA BIDASSOA, FONTARABIE, SAINT-SÉBASTIEN

J'arrive d'Espagne : on n'y assassine que rarement les littérateurs français, Dieu merci ! et me voici de retour sans malencontre et même fort bien en point.

On parle beaucoup de l'Espagne et on y va peu. C'est si facile et si vite fait d'aller en Italie, par exemple ! On est sûr d'y trouver le souper et le gîte, un beau ciel et des chefs-d'œuvre... Tandis qu'en Espagne ! D'abord il y faut du temps et de la fatigue : du temps ? on n'en a guère ; de la fatigue ? on la craint fort. Et puis, qui sait comment on voyage en ce pays-là ; comment on y mange, puisque la cuisine, dit-on, y est exécration ; comment on y dort, puisque les lits, selon les auteurs, grouillent de parasites?... Brr...

Certes, il y a toujours, selon les auteurs, les senoras en mantille, les sérénades, les balcons, les échelles de soie... Quoi encore ? Toutes les féeries à l'aide desquelles les poètes ont créé l'Espagne de fantaisie qui hante nos imaginations. Aussi se promet-on toujours de voir l'Espagne... et remet-on toujours le voyage.

Et de fait c'est bien un peu rude et difficile. Cependant, en vingt jours, j'ai vu Burgos et Madrid, l'Escorial et Tolède, Séville, Grenade et Cordoue, c'est-à-dire tout le centre de la péninsule Ibérique, des Pyrénées et du golfe de Gascogne à la Sierra Nevada et aux approches du détroit de Gibraltar, en traversant le Guipuzcoa, la Vieille et la Nouvelle Castille, la Manche et l'Andalousie.





J'étais parti pour aller prendre les bains de mer à Biarritz ; et à peine ai-je vu la baie rétrécie, les toilettes tapageuses, les magasins de nouveautés, les hôtels à grands fracas et à prix fabuleux, que j'ai fui à tire-d'aile vers Saint-Jean-de-Luz, en m'étonnant, une fois de plus, des aberrations de la mode et de la vogue.

Saint-Jean-de-Luz a du moins une jolie baie, un aspect pittoresque de petite ville historique, une simplicité antique, la maison de Louis XIV et celle de l'infante ; avec cela un caractère franchement basque, une population primitive — et l'hôtel de France où l'on vit confortablement pour un prix honnête.

Pendant les bains de mer y sont désagréables ; quand on y a végété quelques jours, on se sent comme enveloppé dans une lourde somnolence. On veut se secouer de peur de rester figé aux lambris de la vieille maison qui vous abrite et de devenir quelque chose comme un portrait d'ancêtre oublié dans un coin. Alors on fait des « excursions. »

Et d'abord, naturellement, celle de Fontarabie, première ville espagnole, campée sur un mamelon, en face d'Hendaye, dernière ville française. A marée haute, quand la Bidassoa est pleine, on se jette dans un batelet, et un marinier, en vingt minutes, vous dépose au bas d'une jetée en miniature, sur laquelle se promène un douanier espagnol. C'en est fait, vous avez quitté la patrie.

Et comme on le sent bien. Quelle différence tout à coup ! Tout à l'heure, en France, vous étiez dans une petite ville habitée, travailleuse, où, pêle-mêle avec la population, circulaient des baigneurs en villégiature. Là, des pêcheurs raccommoquant leurs filets ; ici, des femmes en robe rose et des hommes en chapeau de paille, se pressant à l'omnibus qui conduit à la plage ; maintenant, en Espagne, vous êtes dans une ville fantôme, grande comme la main, et où une douzaine de palais en ruines, enfermés dans des fortifications démantelées, montent en procession, le long de l'unique rue, vers la cathédrale.

Voici la porte de la ville, enfoncée dans les hautes murailles qui s'effritent parmi les herbes ; au-devant, voyez cet attelage de bœufs, tirant péniblement une lourde charrette qui crie, sur ses roues pleines et sans essieu. Êtes-vous entré ? Une douzaine de gamins qui mendient s'échelonnent sur